

PHILOSOPHIE SOCIALE DU TRAVAIL ET ERGOLOGIE

ENTRE POINT DE VUE DE LA DÉTERMINATION ET DYNAMIQUE INTERDISCIPLINAIRE¹

Éric Hamraoui

Introduction

Il me semble utile de débiter cette présentation par la définition de l'ancrage de ma recherche dans l'investigation de la question de la vie du point de vue de l'histoire philosophique de la médecine (cardiologie) et de son actualité. A la suite de mon recrutement à la Chaire de Psychologie du Travail du Conservatoire des Arts et Métiers (2003), en tant que maître de conférences en philosophie, mes travaux se sont orientés vers l'exploration du champ de l'analyse du travail. Le passage entre ces deux champs épistémologiques s'est effectué au moyen d'un retour réflexif sur le sens de la notion de *courage*, supposé, chez les philosophes, trouver son lieu d'expression dans le cœur, et aujourd'hui convoquée par les nouveaux modes d'organisation de la production pour valoriser la faculté d'endurcissement, distincte de celle d'endurance, fille d'un rapport sensible à ses forces adverses, et mère d'une temporalité vécue au-delà des limites de l'immédiat.

Au fil des années d'une pratique d'enseignement et de recherches centrées sur le développement d'un regard critique sur l'effet des nouveaux modes d'organisation du travail sur la santé physique et psychique, en convoquant la question du corps et de la

¹ Ce texte est la version reprise d'une conférence donnée le 14 février 2019 dans le cadre du séminaire « Ergologie et philosophie sociale du travail. L'activité, la pensée, la construction des savoirs et le politique », qui s'est tenu au Centre de Recherche sur le Travail et le Développement du CNAM (Paris) tout au long de l'année universitaire 2018-2019.

vie, s'est peu à peu affirmée la nécessité de penser les conditions de l'accès du philosophe à l'activité concrète des individus en situation de travail. La préfiguration d'une rencontre possible entre une philosophie sociale du travail en voie d'invention réflexive au contact des cliniques du travail (psychodynamique du travail, clinique de l'activité et psychosociologie du travail) et de l'ergonomie, et l'ergologie² ?

Le présent propos se limitera à l'évocation de quelques éléments de trajectoire personnelle, avec, en toile de fond, le dessin des contours d'un rapport dialectique entre, d'une part, l'évocation d'une dynamique interdisciplinaire caractérisant l'invention d'une voie singulière d'appréhension d'un concept de philosophie sociale du travail, et, d'autre part, la définition d'éléments de détermination possibles de celle-ci du point de vue de l'activité en vue d'en favoriser l'ancrage empirique et pratique.

De l'ouverture dans la clôture à l'inclusion en tant qu'exclusion

Dirigées par François Dagognet mes recherches doctorales se sont conclues par la soutenance d'une thèse en philosophie centrée sur l'analyse de la valeur attribuée aux causes des maladies du cœur au XVII^e et au XVIII^e siècle. Elles m'ont parallèlement conduit à participer de nombreuses années durant (1990-1997) aux réunions hebdomadaires des membres du Laboratoire d'étude des greffes et prothèses vasculaires de l'Hôpital Broussais dirigé par le Professeur Alain Carpentier en vue de donner un prolongement actuel à ma recherche (v. Hamraoui, [1997] 1998 et 2002). Elles m'ont enfin conduit à approfondir ma compréhension philosophique de la notion de *cœur*, non seulement au sens d'organe dont la médecine des Lumières comparait l'action à celle d'une « âme matérielle des corps vivants » (Sénac, 1749), mais de ce qui nous empêche de penser le corps comme simple attribut, possession ou autre de la conscience (Hamraoui, 2007 et 2010). Corps qui, selon la formule employée par

² Tel fut en particulier le cas à l'occasion de la préparation du colloque d'octobre 2017 : « Penser et réaliser la transformation du travail. L'apport de la démarche ergologique et de l'œuvre d'Yves Schwartz » (Paris, CNAM et Bourse du Travail, 12, 13 et 14 octobre 2017).

Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception* (1945, p. 235) devient « le corps propre [qui] est dans le monde comme le cœur dans l'organisme ». Ce « corps-cœur » est en effet ce qui « donne la vie au visible [...], l'anime et le nourrit intérieurement, [...] forme avec lui un système »³. Le cœur ne saurait, par conséquent, être une intériorité ineffable, une identité sublime ou vaporeuse échappant à la prison du corps ; il est le fait de ne pas être fermé sur soi, pénétré de soi ; il est comme le corps auquel il appartient et dont il rend possible la vie à chaque instant, « l'ouvert de la clôture même, l'infini du fini lui-même » (Nancy, 2000, p. 107).

Aujourd'hui biologiquement apprivoisable, chirurgicalement réparable et interchangeable, après avoir été « mis à la torture » par les anatomistes des siècles passés, selon l'expression de Lancisi (1654-1720), le cœur est devenu objet commun d'arraisonement par la technique. Arraisonement simultanément pensable en termes de miracle technologique et d'inclusion du cœur dans un processus l'excluant du « corps rationnel » d'une existence fonctionnelle dont il n'est plus que le « moteur » (Hamraoui, 2007, p. 211). Aussi, l'incalculable bénéfice obtenu, avec la survie d'individus – enfants ou adultes – a-t-il un prix : celui de l'expropriation ou du transport du cœur hors de son territoire de sensibilité et de pensée. Déportation générant le défaut d'unité des déterminations sensibles et rationnelles de l'individu au principe d'une *éducation esthétique* de l'homme (Schiller [1795] 1943, 1992). Cessant ainsi d'être le lieu de cette harmonie, le cœur est désormais pensable comme intériorité devenue extériorité, inclus en tant qu'exclu, dedans en tant que dehors – intrus – d'un corps supposé tirer la rationalité de son fonctionnement de la coordination que lui imprime le cerveau (Hamraoui, 2007, p. 211). Mais toute coordination de mouvements, au même titre que tout processus de mentalisation, ne suppose-t-elle pas l'engagement du corps tout entier (Dejours, 2001), autrement dit, de l'ensemble du corps sensible, comme « corps au cœur » ? Corps dont le cœur – indissociablement *physique et moral* (Corvisart, 1806) –, qu'un seul mot suffit à faire battre, et que tout use, serait le *sysmographe*, le

³ Point de vue phénoménologique qui tout en représentant un apport original par rapport à la manière dont la tradition définit les rapports entre le cœur et le corps, et, au sein de celui-ci, avec les autres organes, en demeure l'héritier.

« cœur soi », en écho au concept ergologique de « corps soi » construit sur la base d'une mise en écho synergétique des niveaux d'historicité de la vie et de l'activité du sujet.

Le chômage, cœur infarci de la démocratie

Cette séquence de mon parcours englobant la phase de préparation de ma thèse de doctorat, et ouvrant à des développements centrés sur des aspects anthropologiques et institutionnels de la question du cœur (v. III), s'est accompagnée d'un investissement dans une activité associative militante critiquant les politiques gouvernementales menées en matière de « lutte » contre le chômage. J'avais répondu à l'appel à réfléchir collectivement à cette question, lancé par l'économiste Jacques Nikonoff, dans une tribune publiée dans la revue *Alternatives économiques*, en septembre 1995. Alors administrateur civil à la Caisse des dépôts et consignations, Jacques Nikonoff avait envoyé, quelques mois plus tôt, un rapport intitulé *La République du droit à l'emploi pour chacun* aux candidats à l'élection présidentielle du moment. L'association « Un Travail pour Chacun », co-signatrice de ce rapport, à qui j'avais écrit pour obtenir plus d'informations concernant son activité, m'a invité à assister à l'une de ses réunions. Quelques mois plus tard, les membres de son bureau m'ont proposé d'y appartenir. Ce que j'ai fait durant plusieurs années (1995-2000). Véritable *melting pot* de membres de la société civile, réunissant chômeurs et représentant des professions les plus diverses (ouvriers, enseignants, commerçants, employés de ministères, élus locaux, médecins du travail, responsables de ressources humaines, patrons de PME, anciens énarques, etc), l'association réunissait alors près de huit cents personnes au niveau national. L'un des points culminants de son activité a été la publication de l'ouvrage *Chômage : nous accusons !*, paru chez Arléa, au début de l'année 1998, en écho indigné au célèbre « J'accuse ! » d'Emile Zola. Ouvrage dont j'ai co-écrit la postface avec Maurice Bernard, ancien ouvrier spécialisé dans le secteur métallurgique. L'impression de vivre dans une société et une démocratie au *cœur infarci*, aux ressorts vitaux atteints par le choix du chômage de masse comme variable d'ajustement structurel entre l'offre et la demande, comme ombre et *frontière d'expulsion*

(Sassen, [2014] 2016) de la nouvelle organisation du travail, a motivé, chez tous deux, l'esprit de la rédaction de ce texte.

A la suite de la mise en place des 35 heures après l'accès à Matignon de Lionel Jospin, les effectifs de l'association ont fondu. Le chômage allait sinon disparaître, du moins fortement décroître grâce à la mise en œuvre de ce dispositif législatif...

Plusieurs idées défendues par l'association devaient toutefois connaître une postérité à travers leur reprise ultérieure (au milieu des années 2010) par ATD Quart-Monde – ancien partenaire de l'association « Un Travail pour Chacun » – et le député Laurent Granguillaume autour du concept d'Entreprises à But d'Emploi (EBE).

Phénoménologies des affects

La même année (1998) que celle de la publication du livre de Jacques Nikonoff paraissait *Souffrance en France* de Christophe Dejours, dont le dernier chapitre tente de penser la définition des linéaments d'un « courage au féminin », contre-modèle possible du « courage viril » à connotation défensive. Sa lecture m'a permis d'apercevoir l'existence d'un pont possible entre la phénoménologie des affects – dont ceux de type courageux – décrite par la clinique du travail et celle définie par la philosophie ou explorée par les médecins philosophes du XVII^e et du XVIII^e siècle. C'est alors que j'ai écrit à Christophe Dejours pour lui faire part de mon intérêt concernant l'opposition entre *courage viril* – au sens managérial du terme – et *courage sensible* conceptualisé dans l'œuvre de certains philosophes (Aristote, Spinoza, Gabrielle Suchon⁴). Quelques mois plus tard (fin mars 1999), il me recevait, me disant que parmi les nombreux courriers qu'il avait reçus à la suite de la parution de *Souffrance en France*, le mien était le seul à mettre en exergue la question de la virilité sociale. Deux ans plus tard (début mai 2001), Christophe Dejours m'invitait à venir présenter mes recherches sur la question du courage devant les membres de son équipe de recherche. Cette intervention a été suivie de la proposition d'une charge de cours

⁴ Voir Suchon, G. ([1693] 2004).

(janvier-mai 2002) à l'adresse de ceux-ci, puis d'un poste de maître de conférences associé (PAST) (septembre 2002-septembre 2003). Un poste d'enseignant-chercheur en psychologie du travail s'est alors libéré à la suite d'une demande de mutation. Christophe Dejours a obtenu sa transformation en poste de philosophie pour la campagne de recrutement de mai 2003 avec le soutien de Guy Jobert, alors titulaire de la Chaire de Formation des Adultes. J'ai alors quitté mes fonctions de secrétaire d'édition à mi-temps aux Editions Louis Pariente (Paris) où je travaillais depuis plusieurs années (1998-2002) tout en assurant une direction de programme au Collège International de Philosophie (2001-2007) et en continuant à publier des articles dans des revues universitaires.

Le « cœur » et le noyau du corps

Peu après mon recrutement à la Chaire de Psychologie du Travail du CNAM je me suis tourné vers l'étude de la phénoménologie matérielle de Michel Henry inscrite dans le prolongement de l'anthropologie biranienne et qui constitue l'un des motifs philosophiques de référence principaux de la psychodynamique du travail. Cette orientation de travail présentait à mes yeux l'intérêt de permettre la poursuite de mon investigation de la « subjectivité affective centrale » (Sloterdijk, 2002), en laquelle consiste le cœur, tout en l'inscrivant dans une perspective philosophique ouvrant à la prise en compte de la question du travail via celle du corps⁵ compris dans sa dimension subjective, à la fois distinct du « corps-objet » qui se manifeste à nous parmi les choses (Henry, 1965, p. 150) et immanent à lui, au sens de ce qui en constitue le « cœur » et le « noyau » :

⁵ Cela, en référence à la manière dont Michel Henry définit l'apport de Marx à la culture occidentale : « En élucidant de façon radicale l'essence de l'action, non pas sur le plan de la pensée, comme ses contemporains allemands, mais sur celui du corps, en proposant ainsi, pour la première fois dans l'histoire de la culture occidentale, une problématique de l'action concrète, individuelle et réelle, de la " praxis ", la pensée de Maine de Biran revêt une importance décisive pour toute interprétation sérieuse de Marx et, d'une manière générale, du travail matériel » (Henry, 1976, I, p. 342, note 1.)

Si je considère l'élément immanent de mon corps comme le cœur et le noyau de ce corps, cet élément m'apparaît précisément comme le cœur et le noyau du corps-objet que je vois ou que je puis toucher. Ce que nous appelons immanence est ainsi devenu l'essence même du transcendant (Henry, 1965, p. 150-151).

Cette immanence, dont parle ici Henry, est celle d'une « vie sensible et motrice qui se connaît originellement elle-même, et non à travers la représentation de nos organes ou de leurs propriétés » (Henry, 1965, p. 155). « Je ne vois jamais mon corps de l'extérieur parce que je ne suis jamais à l'extérieur de mon corps » (*ibid.*, p. 165), mais dans un « espace intérieur » (*ibid.*, p. 169)⁶, qui, « en tant que non représenté, n'a rien de commun avec l'espace extérieur » (*ibid.*). Par conséquent, unité intégrée d'organes, le « corps-objet » ou « transcendant » constitue la simple délimitation frontalière de la sphère de la subjectivité absolue dont la vie est celle du « corps originaire » qui « déploie les différentes parties du corps organique » et « les retient dans une unité qui est originairement la sienne et qui appartient, en tant que telle, à une sphère d'immanence absolue » (*ibid.*, p. 173) :

L'unité et l'ipsité de la vie du corps originaire sont l'unité et la vie absolue du corps organique, parce que la vie de celui-ci, le mouvement qui l'habite et qui l'anime sont précisément la vie et le mouvement du corps originaire, c'est-à-dire, de l'être transcendantal de notre corps (Henry, 1965, p. 176).

Or, ainsi définie comme « être transcendantal de notre corps » auquel elle imprime son dynamisme, faisant de lui une « force de travail vivante », la vie constitue, selon Michel Henry, le fond d'exploitation premier du système de production capitaliste et, plus profondément, de la radicalité inédite et unique de la « révolution » en laquelle constitue cette décision d'orientation de l'action humaine :

Le capitalisme ne s'est pas trompé : il a mis le doigt sur ce qui lui importe, sur la seule force qui existe au monde et qui est la force de la vie, la force de travail vivante. Faire fond sur celle-ci, la

⁶ Espace au sein duquel se pose le problème du rapport de nos impressions à leur siège (lieu) (Henry, 1965, p. 181) et que Henry définit comme « terme qui résiste », « être réel », « masse que meut l'effort et qui, même dans l'état de repos, est toujours comme soulevée et retenue hors du néant par une sorte de tension latente qui est la vie même de la subjectivité absolue, en tant que cette vie est ici celle du corps originaire » (*ibid.*, p. 169).

mettre en œuvre, la placer dans la condition de donner tout ce qu'elle peut donner, d'accomplir tout ce qu'elle peut accomplir, l'"exploiter" jusqu'au bout, ce fut son comportement instinctif aussi bien que sa décision consciente. Et parce qu'il exécuta ce projet qui, s'appuyant sur l'essence cachée de la réalité, sur la force vive qui produit toute chose et, avant même de lui conférer sa "forme", détient le pouvoir qui la fait être – pour cette raison ultime, à la fois métaphysique et ontologique, le capitalisme suscita une révolution, la plus grande de celle que connut l'humanité à travers son histoire ou, pour mieux dire, la seule (Henry, 1990, p. 133).

Parallèlement à l'étude du phénomène de captation de la vie par l'économie capitaliste, ici décrit par Michel Henry, mon travail s'est orienté vers l'étude des conséquences du processus d'*épuiement de la vie* au cœur de l'activité de travail rendu possible par le système de l'évaluation individuelle de la performance, ainsi que par l'orientation actuelle du politique vers des horizons nihilistes, mis en lumière par l'œuvre d'inspiration anthropologique et institutionnelle de Sidi Mohammed Barkat (2008, 2010)⁷ :

Notre époque, plus que toute autre, dit le même auteur (2010, p. 159), est certainement celle où l'épuisement de la vie dans le travail est organisée avec la méticulosité de l'orfèvre. L'habileté est devenue la première des qualités de l'organisateur inflexible de cet affaïssement des forces. Il s'agit, pour lui, de façonner les choses en les masquant, de les monter pour une représentation qui rende improbable aux yeux de l'observateur l'implication d'un autre que le travailleur lui-même dans sa désolation.

⁷ C'est à la lumière de cette dernière perspective que j'ai esquissé une mise en discussion du point de vue des approches de la question de la vie comprise dans son lien avec le corps et le travail (Hamraoui, 2013) développées par Michel Henry et Sidi Mohammed Barkat : l'une centrée sur la compréhension de la *vie phénoménologique* comme « savoir originel », « subjectivité » et « travail » (Henry, 1965), aujourd'hui menacée par une « barbarie » consacrant la « régression des modes d'accomplissement de la vie » (Henry, 1987) en raison du culte de l'abstraction ; l'autre considérant la vie du corps comprise dans sa dimension politique, devenue objet de refoulement dans la séquence de l'histoire du travail ouverte au début des années 1980, avec la promotion de l'individu « autonome » unique responsable de son destin.

L'un des ressorts du processus ici décrit, conduisant à l'épuisement de la vie au travail par « affaissement » insensible des « forces » qui, sur le plan institutionnel, en soutiennent la manifestation, n'est autre que la valorisation d'une *vitalité factice* (Hamraoui, 2014). D'où la naissance d'un antagonisme paradoxal entre la vitalité et la vie (celle-là constituant le caractère essentiel de celle-ci) au cœur du nouveau rapport de travail (*ibid.*). Antagonisme dont je fais l'hypothèse qu'il constitue une modalité actualisée de la prévalence du point de vue d'une *subjectivité cérébrale*⁸ (en l'occurrence, celle du sujet néolibéral auto-concurrent⁹) sur celui de la *générativité cardiaque*¹⁰ (Hamraoui, 2016) ou, en d'autres termes, du primat de la conscience sur le corps et, en son sein, sur le lieu où l'existence prend chair : le *cœur*.

Connexions épistémologiques

Un lien a conjointement pris consistance entre mes travaux portant sur la question du cœur du triple point de vue d'une histoire méthodologisée de la médecine, de la phénoménologie du corps (Biran¹¹, Henry) et de la perception (Merleau-Ponty), et de la philosophie sociale (Marx), incluant la question des rapports de sexe et de genre (Butler) autour de la question du *courage* fréquemment évoquée dans les mémoires de master 2 en psychologie du travail. Vertu androsexuée (Hamraoui, 2002), le courage est conçu dans la tradition grecque, où il trouve son siège dans le cœur, à la fois comme principe d'unité entre affectivité et raison et détermination éthique de l'ardeur vitale :

⁸ Cette expression fait directement écho à celle de « sujet cérébral », figure de la modernité (l'âme étant considérée comme source ultime des actions humaines et du cheminement de l'homme vers la perfection aux XVI^e et XVII^e siècle) analysée par Fernando Vidal (2006) dans le champ de l'histoire de la psychologie.

⁹ Voir Dardot, Laval (2009, 2010).

¹⁰ Dans le *De motu cordis* ([1628] 1990), William Harvey définit le cœur comme « chef d'État (*princeps*), [qui] a le souverain pouvoir et gouverne partout [et dont] naît l'être [,] dépend et [...] dérive le principe (*principium*) de toute puissance » (chap. XVI, p. 171), comme « soleil du microcosme » (chap. VIII, p. 109) à partir duquel la vie se répand dans toutes les parties du corps, et dont dépend la totalité de « l'existence animale » (d'où le fondement de l'hypothèse d'un nécessaire retour du sang vers son centre d'impulsion initial).

¹¹ Dont Jaurès ([1892]1994) est l'un des héritiers sur le plan philosophique.

[Le mot courage] se compose étymologiquement du cœur – et du suffixe – age qui a pour caractéristique de rassembler les éléments épars. Le courage permet ainsi de suivre une tension psychique et corporelle qui réunit les éléments disséminés du cœur afin de se surmonter. Il donne à la force vitale une direction vertueuse [...]. Qu'il soit « vir » en latin ou « andreia » en grec, le courage relève d'abord de qualités masculines. Initialement associé à l'héroïsme pendant la guerre, il se force dans la dureté, et il trouve son ancrage symbolique chez les Grecs dans le cœur et la poitrine. [...] Chez les Grecs, le courage permettait de donner sa vie à la guerre, sans entrer dans la démesure d'un Ajax. Aussi vise-t-il une haute élévation au-dessus de sa condition ordinaire. Il démontre que le cœur a une intelligence qui dépasse la seule sensibilité pour tenir une « âme » (Rodriguez, 2014, p. 302-303).

Cette « intelligence du cœur » est puissance d'élévation de l'affectivité à la raison sur fond d'épreuve de la contradiction dynamique entre ardeur et mesure (Frère, 2004). Elle est aussi capacité de situer l'action humaine au niveau du « juste milieu », pouvoir de conversion du courage en « médiété par rapport à la crainte et à la témérité » (Aristote, 1987, p. 147).

Rencontres et ouvertures institutionnelles

Chemin faisant, j'ai également été amené à lire les textes d'Yves Schwartz, à partir du milieu des années 2000, mais sans engager encore de véritable dialogue avec eux. Plusieurs occasions d'une prise de contact plus étroite avec ces œuvres devaient par la suite m'être offertes à intervalle régulier. Tout d'abord, par le biais d'échanges datant de la fin des années 2000 avec des étudiant.e.s du master 2 d'ergonomie de l'université Paris 1 dirigé par François Hubault, qui avaient suivi la formation en ergologie à l'université d'Aix-Marseille. Ensuite, à travers la lecture des productions (thèses de doctorat) issues du courant ergologique, en qualité de membre du CNU (2011-2015) et de jurys de thèse (v. Deligny, 2018). Puis, à l'occasion d'un colloque brésilien de psychosociologie du travail qui a eu lieu à Belo-Horizonte, en avril 2012, ainsi que, peu après (juin 2012), lors de la présentation par Yves, d'un exposé intitulé « Ergologie et psychosociologie du travail », devant les

membres du groupe de recherche « Psychosociologie du Travail et de la Formation » du CNAM. De cette dernière présentation j'ai notamment retenu les références faites à la philosophie de Kant pour penser la dimension anthropologique de la notion d'activité (*Tätigkeit*), et au courant pragmatiste (James et Dewey) où elle se trouve associée à celle d'expérience. Et surtout, l'idée d'une sédimentation et d'une singularisation en nous du débat de normes, « cœur battant » de la dialectique du même et de l'autre en nous. J'ai par la suite à nouveau rencontré Yves lors d'une journée d'hommage rendue à François Dagognet par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, à l'occasion de son 90^e anniversaire (juin 2014), puis en juin 2016, dans le cadre de la participation commune à un colloque co-organisé par Muriel Prévot-Carpentier au Centre Sophiapol de l'Université Paris X- Nanterre, portant sur la question du rapport du philosophe au terrain, et dont les actes seront prochainement publiés. A cette occasion, Yves posait la question de savoir s'il pouvait y avoir un usage sain de notre faculté de création de concepts sans rapport au terrain. Interrogation redoublée par l'affirmation d'une professionnalité philosophique en devoir d'immersion et d'intervention – ici au sens fort d'une « ingérence » – par rapport au terrain et à l'enquête. Cependant, cette ingérence suppose que la philosophie accepte de se laisser enrichir et déplacer dans ses points de vue à travers sa rencontre avec le terrain. Autrement dit, que la philosophie apprenne à penser son exercice du point de vue du caractère provisoire « des conceptualisations et [d]es anticipations qui prennent corps dans les situations de travail » (Schwartz, 2000, p. 4).

L'accès à une « matière étrangère », distincte des seuls « matériaux du savoir » accessibles à l'esprit au moyen de la lecture (Locke, [1706] 1975, § 20, p. 59), constitue ainsi pour le philosophe la condition *sine qua non* de la rencontre avec la vérité jamais figée de sa propre pensée sur fond d'un débordement perpétuel des « savoirs institués » par les « savoirs investis » mis en œuvre par « l'humanité industrielle » (Roth, 2010, p. 297).

Cet ensemble de rencontres, ainsi que la lecture d'un certain nombre d'articles d'Yves, que m'ont fait découvrir Christine Castejon et Muriel Prévot-Carpentier, ont contribué à l'initiation d'un dialogue plus consistant avec l'ergologie, lors du colloque d'octobre 2017 où

j'ai animé la séquence : « Et le travail est devenu une matière philosophique ».

Avec la création d'un doctorat en philosophie au CNAM – portée par le Centre de Recherche sur le Travail et le Développement (CRTD) du même établissement –, en septembre 2018, un processus de création d'une filière d'enseignement et de recherche au sein de la même discipline a pu être engagé et motive l'engagement d'échanges d'une autre nature avec l'ergologie. La direction de thèses et d'HDR en ergologie est en effet devenue *de facto* possible et effective¹². De même, sur le plan conceptuel, l'exposition de ce que recouvre le concept de philosophie sociale, dès lors que celle-ci choisit de prendre en charge la question du travail du point de vue de l'*activité*, devient une exigence. Or, sur la base d'une telle orientation, la philosophie sociale du travail ne partage-t-elle pas le même cœur de préoccupation que la clinique du travail, comprise dans sa diversité, et l'ergologie ? Ce que pourrait ici laisser supposer ce que dit Yves Schwartz dans le texte d'une communication intitulée « Quelle philosophie sociale pour quelle conception de l'activité humaine ? » présentée dans le cadre du séminaire « Travail et démocratie » dont Alexis Cukier a la responsabilité au Collège international de philosophie :

... le fil rouge, si compliqué mais si essentiel à tisser tendu entre les niveaux micro et macro de la vie sociale, pour cette " philosophie sociale " ergologique [comme mise en débat critique des réserves d'alternatives que génèrent jour après jour les êtres d'activité que nous sommes], sera de se battre, de concevoir des alternatives en cohérence à tous les niveaux de la vie sociale, récusant cette distance " abyssale " [qui sépare l'oligarchie financière et les employés de l'économie réelle¹³], qui peut mener aux pires catastrophes et qui entament en permanence les conditions anthropologiques du vivre en santé (Schwartz, 2018, p. 14).

¹² Le Conseil de Laboratoire du CRTD du 13 février 2019 a validé le rattachement à l'équipe « Psychosociologie du travail et de la formation. Anthropologies des pratiques » d'Abdesselam Taleb dont je supervise depuis le travail de préparation à son habilitation à diriger les recherches.

¹³ Yves Schwartz fait ici allusion au livre de Pierre-Yves Gomez, *Le travail invisible. Enquête sur une disparition* (2013).

Cette orientation de point de vue offre en outre l'intérêt de permettre à la philosophie sociale du travail de revêtir une *dimension pratique* coexistant avec sa *dimension critique*¹⁴, en se tournant du côté de l'analyse de l'activité concrète de l'individu en situation de travail. Elle révèle de même *a contrario* l'absence actuelle de théorisation aboutie des principes fondateurs d'une philosophie sociale du travail dont la détermination de l'objet et des finalités de l'action passe par la prise en compte du point de vue de l'activité convoqué par une pluralité de champs disciplinaires.

C'est dans cet esprit que ma collègue Haud Guéguen, également enseignante-chercheuse en philosophie au CNAM, et moi-même, entendons développer, au cours des années à venir, une philosophie sociale du travail en dialogue constant avec les cliniques du travail, l'ergologie et une ergonomie inscrite dans la lignée des travaux de Pierre Cazamian (1915-2012) en partie inspirés par la phénoménologie du corps réfléchi (ou « aperçu ») de Maine de Biran (1766-1824) :

Le concept, spécifiquement humain, de travail introduit [en effet], selon une stratégie de conquête du monde extérieur qui, par le jeu du contradictoire, substitue une combativité et une créativité entièrement originale [...]. Très schématiquement, j'ai cru pouvoir caractériser le processus : « L'acte qui, rencontrant une résistance imprévue, échoue à maîtriser un obstacle, retourne à son auteur, se réfléchit en lui, l'instruit par cet échec même et l'incite à recomposer dans son imaginaire les données du problème pour inventer une nouvelle issue. Ainsi, à l'arrivée, le système a comme changé de plan ; il est devenu entre temps créatif : si l'on désirait recourir à une image, on dirait que les cercles plats des régulations homéostatiques habituelles deviennent des spirales innovantes ». Le tout se déroule sans que nous en ayons conscience, la réflexion n'intervenant que lors de la mise en forme de la nouveauté (Cazamian, 2009, p. 19-20).

¹⁴ Dimension qui, comme le rappelle Franck Fischbach (2009), caractérise le projet de la philosophie sociale dont la *tâche* « est [...] de faire le diagnostic de ce qui prend la forme de phénomènes socialement pathologiques de l'époque » (p. 72), et dont la *spécificité* est « d'élaborer des “ concepts critiques ”, c'est-à-dire des concepts qui soient capables de recueillir les expériences sociales négatives vécues par les agents [...] (p. 141-142) ». (Le même auteur évoque ici le rôle de “ soudeur des mondes séparés ” attribué au philosophe social par Alain Badiou [2009].)

Ce dialogue constitue, à mes yeux, la condition de possibilité d'une pensée, dans leur profondeur critique et existentielle, des questions soulevées lors des enquêtes de terrain menées en clinique du travail. Afin de se rapporter également « à la question des rapports que l'on peut établir et construire entre les trois champs et enjeux que sont la santé, le travail et l'activité, enfin, le social et le politique – l'individu, son vécu et son psychisme ne pouvant être appréhendés indépendamment des formes de gouvernementalité qui les structurent et qui passent aussi bien par le biais de l'organisation et du management que par celui, plus macro encore, de l'ensemble des institutions sociales et politiques »¹⁵. Ce projet pourrait venir s'inscrire dans le cadre de la création au CNAM d'un master de philosophie clinique dont la *philosophie du soin* – avec Cynthia Fleury, titulaire au sein du même établissement de la Chaire « Humanités et Santé » –, la *philosophie sociale du travail* et *l'ergologie*, formeraient l'architecture¹⁶.

D'une dynamique interdisciplinaire à l'expérience de l'indisciplinarité¹⁷

Au sein de l'équipe de recherche dont je suis coresponsable¹⁸, où entrent en dialogue les points de vue de la psychosociologie et de la philosophie sociale du travail, ainsi que des métiers de la formation, et bientôt de l'ergologie¹⁹, se trouvent successivement explorés quatre

¹⁵ Haud Guéguen, contribution à une révision du texte fondateur de l'équipe de recherche « Psychosociologie du travail et de la formation. Anthropologies des Pratiques » du CRTD (avril 2019).

¹⁶ Depuis la date du présent exposé un nouveau scénario semble pouvoir se jouer avec des chances raisonnable de succès : celui de la création d'une chaire de Philosophie sociale du travail et Ergologie où un Certificat de spécialisation (niveau DU) serait proposé dans chacune de ces deux dernières composantes, ainsi que, à terme, un master, suivant la même logique, en partenariat avec la chaire Humanités et Santé.

¹⁷ Renato di Ruzza (2003) introduit ce concept dans le cadre d'une réflexion montrant la nécessité d'une refondation de l'économie politique sur de nouvelles bases épistémologiques en s'appuyant sur l'apport de l'ergologie.

¹⁸ Equipe « Psychosociologie du Travail et de la Formation. Anthropologies des Pratiques » (depuis avril 2017).

¹⁹ Les membres du Conseil de laboratoire du Centre de Recherche sur le Travail et le Développement du CNAM réunis le 3 juillet 2019 devaient valider le rattachement en qualité d'enseignant.e.s chercheur.e.s associé.e.s ou de membres permanents d'Yves

axes ou orientations de recherche principaux que sont : l'analyse du rapport entre activité, au fondement de la construction de l'individu et des unités sociales, et autrice de la création d'un monde commun ; la prise en compte du rapport entre domaines de vie et domaines d'activité ou exploration de l'unité dialectique des activités humaines comprises comme vectrices privilégiées des processus de subjectivation, y compris dans les cadres les plus contraints ; la problématique des processus transitionnels et de la création de nouveaux contextes de *vie* et d'*élaboration*, au sens pratique et théorique du terme (Amado, Lhuilier, Ulmann, 2017), à l'appui des travaux de Winnicott et de Canguilhem ; l'inscription dans la tradition de la recherche-action pour laquelle les connaissances dégagées dans une perspective de recherche-action sont indissociable des conditions – l'une d'entre elles étant le propre engagement du chercheur – de son émergence et lui donnent sens.

Les axes de définition de ce projet de recherche s'appuient sur une conception de l'interdisciplinarité potentiellement créatrice de lieux pour la pensée (Hamraoui, 2015) ouverte à l'affirmation d'un pouvoir normatif de celle-ci, de son « indisciplinarité » fondamentale (Schwartz), de sa capacité à produire sans cesse de nouveaux contextes de définition de l'action, de nouveaux rapports entre les choses (Canguilhem), à devenir un lieu d'orientation inédite pour l'esprit (Kant). Or, ce même pouvoir normatif de la pensée n'est-il pas à entendre comme condition de possibilité de la constitution possible du champ exploré par celle-ci en tant qu'« espace concret, pratiqué, vécu et perçu de la vie » (Besse, 2000, p. 132), où la vie du savoir s'« explique », au sein duquel cette même vie se « découvre des significations » (*ibid.*) propres et nouvelles au service du renforcement d'un *pouvoir collectif* d'interpeller le monde.

L'empirie, aiguillon du besoin de penser

D'un point de vue heuristique, l'inspiration d'une telle démarche réside dans la conscience, pour le philosophe, des dangers liés à l'évitement de la rencontre avec ce que Ludwig Feuerbach

Schwartz, Marcelle Duc, Louis Durrive, Renato di Ruzza, Abdallah Nouroudine et Muriel Prévot-Carpentier au sein de la même composante de recherche.

([1841] 2004, p. 12) qualifiait d'« antithèse », d'« alter ego » de la philosophie. Dangers que, selon lui, sont le subjectivisme, l'égotisme et l'absence de pensée :

La philosophie qui commence avec l'empirie, dit ainsi Feuerbach (ibid.) reste jeune à jamais ; tandis que celle qui s'achève par l'empirie finit décrépète, blasée, lasse d'elle-même. Car qui commence par la réalité et demeure en elle ne cesse jamais de ressentir le besoin de philosopher : l'empirie le laisse à chaque pas sur sa faim et l'oblige à revenir à la pensée. La philosophie qui s'achève par l'empirie est donc limitée, tandis que celle qui commence par là est infinie ; celle-ci a toujours matière à réflexion, celle-là finit par perdre la raison. La philosophie qui commence par la pensée dénuée de réalité aboutit comme de juste à une réalité dénuée de pensée.

La conception ici développée par Feuerbach d'une philosophie se refusant à œuvrer « sans médiation, par elle-même » (*ibid.*), autrement dit, nourrie au contact de la réalité (le rapport aux « matières étrangères » dont parle Canguilhem), suppose l'existence d'un chemin allant de la réalité (empirie) à la philosophie, dont l'un des moyens est l'enquête (Dewey, [1920] 2014, p. 139), à l'appui de la pratique de l'entretien comme dans les démarches psychosociologique, ergologique, la philosophie de terrain (Vollaire, 2017), ainsi qu'une philosophie sociale du travail nourrie de l'apport de celles-ci (Hamraoui, 2017).

Références bibliographiques

AMADO, G., Lhuilier, D., Ulmann, A-L. (sous la dir. de) (2017). *La créativité au travail*, Toulouse, Erès.

ARISTOTE (1987). *Ethique à Nicomaque*, nouvelle traduction avec introduction, notes et index par J. Tricot, Paris, Vrin.

BADIOU, A. (2009). *Second manifeste pour la philosophie*, Paris, Fayard.

BARKAT, S. M (2010). Travail et politique. Propos sur le nihilisme de l'époque, *Tenir debout*, éditions du Musée des Beaux-Arts de Valenciennes, p. 159-169.

- BARKAT, S.M (2008). L'évaluation, le travail et la vie, *Évaluation du travail, travail d'évaluation* (collection Le travail en débats – série séminaire Paris 1, juin 2007), coordonné par F. Hubault, Toulouse, Octarès, p. 3-12.
- BESSE, J.-M. (2000). *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Paris, Acte Sud.
- CAZAMIAN, P. (2009). *La neuroergonomie*, Bordeaux, Editions Préventiques.
- CORVISART, J.-N. ([1806]1988). *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, texte de la 3^e éd. (1818), Paris, Éditions Louis Pariente.
- DARDOT, P., LAVAL, C. (2009, 2010). *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte.
- DELIGNY, C. (2018). « La compétence éthique des professionnels soignants. Une analyse des savoirs et des usages de soi dans les hôpitaux de l'APHM », thèse de doctorat en philosophie soutenue à l'Université d'Aix-en-Provence, le 14 décembre 2018.
- DEWEY, J. ([1920] 2014). *Reconstruction en philosophie (Reconstruction in philosophy, 1920)*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrick Di Mascio, Paris, Editions Gallimard (coll. « Folio essais »).
- DI RUZZA, R. (en collab. avec Halevi, J.) (2003). *De l'économie politique à l'ergologie. Lettre aux amis*, Paris, L'Harmattan (série « Krisis »).
- FEUERBACH, L. ([1841] 2004). *Pour une réforme de la philosophie*, traduit de l'allemand par Yannis Constantinidès, Paris, Editions Mille et une Nuits.
- FISCHBACH, F. (2009). *Manifeste pour une philosophie sociale*, Paris, La Découverte.
- FRERE, J. (2004). *Ardeur et colère. Le thumos platonicien*, Paris, Kimé.
- GOMEZ, P.-Y. (2013). *Le travail invisible. Enquête sur une disparition*, Paris, François Bourin.

- HAMRAOUI, E. (2017). « Management et humanisme. Entre analyse du travail et philosophie », *Revue Descartes* (dossier « Philosophie et management », sous la dir. de Ghislain Deslandes), p. 89-105.
- HAMRAOUI, E. (2016). *Générativité cardiaque et subjectivité cérébrale*, mémoire de synthèse du dossier d'habilitation à diriger les recherches, juin 2016.
- HAMRAOUI, E. (2015). L'interdisciplinarité créatrice de lieux pour la pensée, *Education permanente*, 202, 2015, p. 33-42.
- HAMRAOUI, E. (2014). La vitalité, la vie et le travail, *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé (PISTES)*, 16-1 [En ligne], 2014, p. 1-22.
- HAMRAOUI, E. (2013). Travail vivant, subjectivité et coopération : aspects philosophiques et institutionnels, *Nouvelle revue de psychosociologie*, 15 (« La psychosociologie du travail. Perspectives internationales »), Toulouse, Érès, p. 59-73.
- HAMRAOUI, E. (2010). Cœur intensif, *Pratiques. Les cahiers de la médecine utopique*, 51, p. 68-70.
- HAMRAOUI, E. (2007). Entrée « Cœur » du *Dictionnaire du corps* (sous la dir. de M. Marzano), Paris, PUF, p. 208-212.
- HAMRAOUI, E. (2002). « Les courages : variantes d'un processus d'androséxuation de la vertu », *Travailler*, 7, Revigny-sur-Ornain, Martin Media, p. 167-188.
- HAMRAOUI, E. (2002). *Philosophie du progrès en cardiologie*, Paris, Editions Louis Pariente, 2002, 288 p.
- HAMRAOUI, E. ([1997]1998). *Les références explicative et descriptive de la connaissance des maladies du cœur et des vaisseaux (1628-1749)*, Lille, Atelier de Reproduction des Thèses, 776 p.
- HARVEY, W. ([1628] 1990). *De motu cordis*, traduction, introduction et notes par Charles Richet (Paris, Masson, 1869) ; texte republié avec le concours du Centre national des Lettres aux Editions Christian Bourgois, Paris, 1990.
- HENRY, M. (1990). *Du communisme au capitalisme : théorie d'une catastrophe*, Paris, Odile Jacob.

- HENRY, M. (1987). *La Barbarie*, Paris, éditions Grasset.
- HENRY, M. (1976). *Marx, I : « Une philosophie de la réalité »*, Paris, Editions Gallimard.
- HENRY, M. (1965). *Philosophie et phénoménologie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France.
- JAURES, J. ([1892] 1994). *De la réalité du monde sensible – thèse de doctorat de philosophie, 1892 –*, avec une introduction de Jacques Cheminade, Paris, Alcuin.
- LOCKE, J. ([1706]1975). *De la conduite de l'entendement humain (1706)*, traduction, introduction et notes par Y. Michaud, Paris, Vrin.
- MERLEAU-PONTY, M. (1945). *La phénoménologie de la perception*, Paris, Editions Gallimard.
- RODRIGUEZ, A. (2014). « La cordialité sans cœur de Philippe Beck », dans *Philippe Beck, un chant objectif aujourd'hui*, actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Editions Corti (coll. « Les Essais »), p. 293-306.
- SASSEN, S. ([2014] 2016). *Expulsions. Brutalité et complexité dans l'économie globale*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guglielmina, Paris, Editions Gallimard.
- SCHILLER, F. ([1795] 1943, 1992). *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme (Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen)*, traduites de l'allemand et préfacées par Robert Leroux. Edition mise à jour par Michèle Halimi, Paris, Aubier.
- SCHWARTZ, Y. (2018). « Quelle philosophie sociale pour quelle conception de l'activité humaine ? », Séminaire « Travail et démocratie » sous la direction d'Alexis Cukier, Paris, Collège International de Philosophie, 10 octobre.
- SCHWARTZ, Y. (2000). *Le paradigme ergologique ou un métier de Philosophe*, Toulouse : Octarès Éditions.
- SENAC, J.-B. (1749). *Traité de la structure du cœur, de son action et de ses maladies*, Paris : Briasson, 1749, t. I et II.
- SLOTERDIJK, P. (2002). « Opération du cœur ou : De l'excès eucharistique », *Bulles. Sphères I*, Paris : éditions Pauvert, p. 111-152.

SUCHON, G. ([1693] 2004). *Petit traité de la faiblesse, de la légèreté et de l'inconstance que l'on attribue aux femmes mal à propos* (1693), Paris : éditions Arléa.

VIDAL, F. (2006). *Les Sciences de l'âme. XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion.

VOLLAIRE, C. (2017). *Pour une philosophie de terrain*, Paris, CREAPHIS.